

Préface

Emmanuel LE ROY LADURIE, de l'Institut

Historien du monde rural et du climat, j'ai souvent vu les mois et les saisons sous un angle assez particulier. Janvier, nous dirait Jean-Marc Morissot, c'est l'époque de la préparation des échelas pour la vigne, de la réparation du train de cultures, du teillage du chanvre, du déchaumage des jachères; c'est... ou c'était, dans l'ancien régime agricole.

L'HIVER, pour l'historiographe de la météo, ce sont souvent, si l'on peut dire, d'assez cuisants (? !) souvenirs. Grand hiver de 1608, au temps d'Henri IV, avec une crise de subsistances assez vive; de même 1649, introduisant l'humanité souffrante à de mauvaises récoltes ultérieures, victimes du gel de cette saison glaciale; marqué aussi en Angleterre par la décapitation du roi Charles, au milieu de troubles révolutionnaires. Et puis, surtout, le grand hiver de 1684, presque le plus froid que l'on ait jamais connu depuis des siècles mais qui, grâce à l'occurrence d'une épaisse couche de neige, n'offensa point les blés en terre qui, du coup, donnèrent de superbes récoltes quelques mois plus tard. Bien pire, le grand hiver de 1709, détruisant les oliveraies dans le sud de la France, et laissant derrière lui un long sillage de destructions de céréales et d'arbres, avec au total 700 000 morts; pas tellement de froid mais surtout de sous-alimentation, due au désastre frumentaire dans les limites de l'hexagone actuel. Évoquons aussi l'hiver de 1789, qui, à vrai dire, vint au terme d'une récolte déjà endommagée par les intempéries de l'été 1788 et mit un comble aux malheurs d'un assez grand nombre de pauvres gens, faisant figure aux yeux des chroniqueurs, d'avant-propos de la Révolution française. L'hiver de 1830, en accroissant la pauvreté, oblige les bourgeois à donner des bals payants qui permettront de collecter des ressources financières pour les malheureux, servant ainsi de préface aux trois Glorieuses de cette même année 1830 : elle vit la montée contestataire et contestée sur le trône d'un certain Louis-Philippe. Les grands hivers de la Seconde Guerre mondiale, 1940, 41, 42 : celui de 41 devait coûter à Hitler la victoire qu'il espérait obtenir (du côté de Moscou) dont le succès échappa à une Wehrmacht épuisée par une sorte d'énorme engelure collective. On n'en finirait pas ! Si LE PRINTEMPS, en règle générale, m'a peu inspiré, contrairement aux sensations fort agréables qu'il procure à beaucoup de gens, au sortir de ces hivers rudes qui ne sont plus bien souvent

qu'un mauvais souvenir, l'été, par contre, est l'un des théâtres favoris du savoir historique. Étés caniculaires : celui de 1719 laisse derrière lui 400 000 morts dans les limites de la France actuelle, essentiellement des petits enfants, victimes de dysenterie et autres toxicoses, provoquées par la très forte chaleur de l'air et l'infection des eaux consécutive. Massacres un peu moins importants dus aux étés caniculaires de 1704, 1707 et surtout 1781 qui montent quand même à 200 000 morts. Et puis les grandes crises de surproduction viticole, issues elles aussi de canicules estivales, de 1778 à 1781, qu'a décrites dans une thèse célèbre et bienvenue mon bon maître, Ernest Labrousse. ÉTÉ brûlant de 1811, marqué par un vin de la Comète, l'un des meilleurs que le vignoble français ait jamais produit, ainsi dénommé par le passage d'un astre errant dans le ciel nocturne de l'Empire napoléonien. Terrible échaudage de l'été brûlant de 1846 créant une forte crise de subsistances dans la France de Louis-Philippe finissant – encore lui. Cette crise sert ainsi de préparatif aux troubles sociaux qui finiront par trouver leur conclusion, presque inévitable, dans la révolution de février 1848. Au XX^e siècle enfin, de grandes et petites canicules : 1911, 40 000 morts ; 1947 tue peu de monde car les victimes, désignées d'avance, avaient déjà disparu du fait des privations dues à la Seconde Guerre mondiale. Canicule plutôt agréable de 1959 ; rude sécheresse estivale en 1976, qui a laissé pourtant derrière elle le souvenir d'admirables vins de Moselle et du Rhin. Les grandes années à vins extraordinaires, nés eux aussi des chaudes saisons de juin, juillet, août : un Château Yquem de 1921, le meilleur Yquem jamais produit ; le Mouton Rothschild du bel été 1945 et le Château-Latour de 1949, celui-ci exactement contemporain des funestes incendies de la forêt des Landes. 2005 : grands vins dans tous les vignobles français au terme d'un été qui vit aussi les ravages en Nouvelle-Orléans, provoqués par l'ouragan Katrina, conséquence éventuelle du réchauffement contemporain (?). Enfin, la canicule d'août 2003 avec 17 000 morts en France, principalement des personnes âgées ; 20 000 en Italie, passées inaperçues des autorités sur le moment mais révélées ensuite par des comptages consciencieux, l'année suivante ; au total, 70 000 morts en Europe. L'AUTOMNE pour finir, à propos duquel on évoquera celui de 1978 qui, réparant les dommages infligés aux vignes par un printemps trop froid et surtout par un été pourri, donna sur le tard, par son glamour d'été indien, des vins parmi les plus distingués jamais livrés dans l'hexagone.

Avec l'ouvrage que nous offre le regretté Philippe Gramet, c'est une tout autre chanson, moins sinistre, moins orientée. Nous voyons défiler devant nous les petits animaux du printemps : hérissons, lézards des murailles, coucous... que ressuscitent pour nous les dessins de Buffon (« Encore une buffonnade, mon cher Comte » comme l'écrivait dans une lettre un ami intime du grand naturaliste), et puis des hippocampes... des épisodes de nidification ; viennent aussi des insectes, gerris, dytiques aux larves cruelles puis, à une tout autre échelle, surgit le chevreuil. Avec l'été, apparaissent les petites lanternes des lucioles, les huppés, les balanes parmi les coquillages puis les abeilles maçonnes, les cétoines dorées, coléoptères splendides ; dans un ordre d'idées différent voici les musaraignes, (minuscules souris carnivores), les sangsues, les gravures des scolytes, les poissons d'argent, illustrés par Cuvier... et même les tortues. L'automne nous devient plus cher encore avec ses champignons, truffes, bolets ; ses éphémères ne vivent adultes que quelques heures pour la pérennité de l'espèce. Les migrations d'oiseaux sont largement représentées. L'on en revient à Cuvier avec une superbe image d'escargot... Une galerie séduisante qui fera le bonheur de nombreux lecteurs qu'effraient, à juste titre, les désastres actuels accablant trop souvent l'environnement dont devraient bénéficier nos frères « inférieurs » (?) de la société animale, petits et grands, à quatre pattes ; ou insectes de toutes espèces. L'ambiance de ce livre est aussi, et surtout, pour moi le souvenir d'un homme de grand talent, qui donna jadis chez un important éditeur parisien de la rue Racine (Flammarion) une œuvre considérable. Elle faisait partie d'une certaine collection *La Terre*. Cette collection, dirigée par mon père, Jacques Le Roy Ladurie et par sa fidèle collaboratrice éditoriale Nicole Martin (avec plus de 100 ouvrages parus), reste l'une des grandes réalisations de l'édition française d'avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

« L'entité » la plus extraordinaire en cet ensemble n'est-elle pas monsieur Philippe Gramet lui-même dont je revois, fugitive, la haute stature dans le bureau de mon père en Normandie.

Ce furent pour moi des moments essentiels : je les ai vécus en compagnie de cet auteur, dans un manoir normand qui vit passer au fil d'une quarantaine d'années les personnages les plus considérables de l'agriculture et de l'agronomie nationale, « attelés » sur le mode rustique, à la confection d'ouvrages qui à leur manière témoignent d'une discrétion propice et d'une valeur parfois insoupçonnée.